

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 30 (1962)
Heft: 9

Buchbesprechung: Chronique des livres

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

spécialisée « Guérir » de publier ces lignes au mépris de toute vérité scientifique.

« Il faut donc s'attaquer aux racines du mal. Je trouve bien souvent son origine dans le milieu familial d'abord, dans le milieu scolaire ensuite. Il est bien rare qu'un enfant issu d'une famille saine et harmonieuse tombe ensuite dans l'homosexualité. Quant aux établissements d'enseignement, ils éviteraient bien des ennuis de ce genre s'ils exerçaient sur les enfants et les adolescents une surveillance et une discipline fermes mais intelligentes . . . On ne peut manquer de faire un rapprochement entre les progrès actuels de l'homosexualité et l'accroissement parallèle de la délinquance juvénile. Les excentricités auxquelles se livrent les jeunes, les excès divers commis par des bandes de « blousons » de toutes nuances, donnent à réfléchir » . . .

La fausseté de ce paragraphe est assez révoltante. Au grand dommage du docteur Rémeauville, nous savons beaucoup d'homosexuels dont l'enfance familiale fut particulièrement paisible et heureuse, dont la vie scolaire fut chaste, et qui n'avaient pas besoin de professeurs transformés en garde-chiourmes. Quant à la comparaison entre l'homosexuel et le blouson, noir ou d'autre teinte, délinquant, en faire état est une calomnie aussi méchante que bête, c'est tomber au plus bas de l'obscurantisme, du dénigrement haineux; c'est rétrograder sur les connaissances acquises et, en tous cas, Docteur Rémeauville, ce n'est certainement pas parler en médecin soucieux de venir en aide, socialement et humainement, à son prochain.

Chronique des Livres

Enfin ! Un excellent livre, un livre passionnant comme un roman policier de qualité, et pourtant psychologique, poétique, plein de fantaisie. Il s'agit de « Les gagnants », de Julio Cortazar¹). Un livre de 400 pages qui se lit facilement et qui permet de rêver encore après l'avoir refermé. Il est rare que je me laisse aller à un tel enthousiasme, vous le partagerez, j'en suis sûr, ce roman mérite d'être connu. J'ajoute que plusieurs de ses personnages sont homosexuels et sympathiques, ce qui n'est pas fréquent, et que certains passages sont d'un érotisme discret, sans vulgarité, mais saisissant.

Voici l'histoire très brièvement résumée, mais je ne saurais en rendre, hélas ! les prolongements philosophiques : une douzaine de personnes de milieu et d'éducation très variés se trouvent réunies sur un bateau pour une croisière. Ce sont les gagnants d'une loterie dont cette croisière est le lot. Mais dès le départ de Buenos-Aires, — (vous ai-je déjà dit que ce roman est argentin ?) — une atmosphère mystérieuse règne sur le bateau; les passagers qui commencent à peine à faire connaissance les uns des autres éprouvent une étrange inquiétude. Pourquoi n'aperçoivent-ils aucun membre de l'équipage ? Pourquoi la plus grande partie du bateau leur est-elle interdite ? Pourquoi a-t-il stoppé longuement avant même d'avoir atteint la pleine mer ? Ils apprennent enfin qu'il y a des cas de typhus parmi l'équipage, mais est-ce le seul motif de leur angoisse ? Je ne vous révélerai pas la solution de ce côté policier du roman.

Des amitiés, des amours, se nouent entre les passagers dans la frivolité ou dans l'inquiétude. Un enfant tombe malade, le médecin du bord est réticent à le soigner; l'énergie de quelques-uns décidés à lutter contre le malais inexplicable, parviendra-t-elle à sauver cet enfant ? Après trois jours, la croisière sera interrompue dramatiquement, un homme aura trouvé la mort dans cette étrange aventure. Mais sont-il semblables à ce qu'ils étaient encore trois jours plus tôt, ceux qui regagnent enfin la terre ? Pourront-ils oublier ?

Côté homosexuel : l'un des passagers, Raoul, un homme cultivé et charmant, est sans le cacher amateur de garçons. Il s'éprend à bord du jeune Philippe qui est beau et qui souffre de tous les complexes de la dix-septième année. Une tendre amitié naît entre eux mais, par maladresse, par exès de sincérité, Raoul effarouche le garçon qui le répousse. Il découvrira peu après qu'un grossier marin a eu plus de succès que lui en employant vis-à-vis de Philippe des moyens plus brutaux : l'alcool et le viol... enfin un viol à moitié consenti ! Ces scènes sont évoquées avec un réalisme extrêmement excitant, mais jamais vulgaire, qui n'exclut ni la poésie ni les prolongements sentimentaux.

Je le répète : « Les gagnants » de Julio Cortazar, très bien traduit de l'espagnol par Laure Guille, est un beau et bon roman. Mieux : un livre à relire.

Je ne peux en dire autant des « Lunettes d'or » de Giorgio Bassani²⁾ traduit par Michel Arnaud. Sur un livre de 400 pages contenant neuf nouvelles, une seule peut nous intéresser, celle qui donne son titre au recueil, mais elle ne fait qu'une centaine de pages. Je vous conseille sans attendre de ne pas perdre du temps à lire le reste; c'est du moins mon opinion, libre à vous de la vérifier. Et même « Les lunettes d'or » ne me paraît pas être un chef-d'œuvre, loin de là, ce n'est guère plus qu'un fait-divers mettant en scène un homosexuel honteux de l'être. Comment le docteur Fadigati a-t-il pu vivre jusqu'à cinquante ans dans le milieu très fermé de la haute société bourgeoise d'une petite ville italienne, Ferrare, sans que ses « mœurs particulières » aient été remarquées, c'est un postulat assez invraisemblable. Homme cultivé, médecin honoré, il vit heureux mais seul jusqu'au jour où il s'éprend d'un très beau garçon, fils de famille riche, qui, par méchanceté pure, se met en tête de compromettre le bon médecin en s'affichant avec lui sur une plage à la mode pendant les vacances. Puis il s'enfuira en dévalisant son protecteur, lequel, ayant soulevé le scandale, verra brusquement toutes les portes fermées devant lui et n'aura plus qu'à se suicider.

L'anecdote est mince. Elle ne remplirait même pas cent pages si le narrateur, un jeune étudiant juif, ne mêlait à l'histoire du Docteur Fadigati ses problèmes personnels, l'action se passant en 1938, au moment où le régime mussolinien prenait de sévères mesures anti-israélites. Grâce à ce parallèle, le narrateur prend intérêt au cas du médecin persécuté, pas assez cependant pour lui éviter le désespoir.

Est-ce dû au style de l'auteur ou à celui de la traduction : tout le livre de Giorgio Bassati me semble lourd, lent et indigeste; les histoires qu'il conte sont dénuées d'intérêt. On peut éprouver quelque curiosité pour l'ambiance mesquine de cette petite ville fermée sur ses préjugés, pour la mélancolie ennuyée et grise qui s'en dégage, pour certains de ces

personnages falots, mais cela semble un triste voyage dans des archives poussiéreuses. Et la poussière pourra retomber sur ce livre avant qu'on ait envie de le relire !

R.G.D.

1) Editions Arthème-Fayard.

2) Editions N.R.F. (Collection « Du monde entier »)

O ! Innocence

(Extrait de la lettre d'un ami en vacances dans l'extrême Sud).

... Un couvent qui passe pour hanté tient le milieu de la vaste plaine brûlée de soleil, un couvent tout en croix et en tourelles, très vieux, sans âge, comme aussi sans âge les saints religieux qui l'habitent, tout chenus et ridés de mille rides. Devant ce paysage désertique, on pense involontairement aux Thébaïdes des premiers temps de la chrétienté. Peu d'arbres, et des petits, si loin que le regard porte, sauf le merveilleux îlot de verdure et de fleurs du cloître. Peu d'eau également, sauf la merveilleuse fontaine au cœur de cet îlot, une fontaine claire, fraîche et abondante, parce qu'alimentée de toutes les sources du voisinage; charité bien ordonnée commence par soi-même, dit le proverbe, et les Proverbes ajoutent : « Je vous donne la rosée du Ciel ». L'eau coule dans un premier bassin surélevé et protégé d'une grille forgée, où le frère-cuisinier s'alimente pour la soupe, puis dans un second bassin circulaire, vaste et bas celui-ci, où se baignent les tourtrelles... et les gamins du pays, quand d'aventure ils trouvent le partail du jardin ouvert, et que la chaleur les pousse vers le frais, comme les grenouilles. Des gavroches à l'image de leurs parents, déguenillés, ingénus et bon enfant, effrontés et criards, qui ne cherchent pas midi à quatorze heures. C'est dans le plus simple appareil qu'ils gigotent et s'aspergent dans la vasque de grès, tête sous l'eau et cul en l'air, insoucients du caractère sacré des lieux, telle une bande de canards sauvages. Les Frères en Jésus sont trop innocents eux-mêmes pour y voir malice; et si, dissimulés derrière les lauriers-roses de la clôture, leur regard s'arrête complaisamment sur tant de nudité physique, c'est pour constater qu'elle est aussi belle et sans détour que la nudité morale de ces joyeux enfants qu'ils confessent le samedi, et parmi lesquels le Ciel choisira sous peu les futurs petits serviteurs de ses officiants à l'autel...

p.c.c. Bichon